

nouvelé son offre. Le vaisseau devait rester un mois à l'ancre. Il avait le temps encore de se décider. Ce mois fut terrible.

Daniel tentait vainement de se soustraire à la vision de liberté qui l'obsédait. Il redoutait de se diriger du côté du port, où la vue de l'*Ile-Nou* renouvelait tous ses désirs et tous ses regrets ; mais il y était attiré comme par une force invincible. Il passait des heures entières sur le quai, regardant l'ombre lumineuse qui tombait sur la mer. Puis, d'un mouvement brusque, il essayait de s'arracher à ces visions, à ces cauchemars ; puis il rentrait à pas rapides dans la ville.

L'*Ile-Nou* n'avait plus que quelques jours à rester à Nouméa. La fin du terrible combat qui se livrait dans l'esprit de notre héros approchait. Daniel se sentait faiblir. Il évitait de passer devant la maison de Dartige. Il fuyait même la vue de la mer. Si le bâtiment avait dû rester plus longtemps en rade, il en serait devenu malade. Néanmoins, la résolution qu'il avait prise était inébranlable, il ne trahirait pas son bienfaiteur, le gouverneur.

Il était dans ces dispositions d'esprit, lorsqu'un soir, comme il rentrait dans la maisonnette qu'il habitait près du palais du gouverneur, il vit devant la demeure officielle une grande foule donnant des signes d'agitation et d'épouvante. Il s'approcha vivement, s'informa.

—Le gouverneur est mort !

Il eut un moment d'angoisse terrible, des larmes vinrent à ses yeux.

—Mort ! le gouverneur ! Quelques heures auparavant, il l'avait vu en bonne santé, il en avait reçu des ordres pour le lendemain.

Malheureusement, il n'y avait pas de doute à avoir. La nouvelle était vraie. On donnait des détails. Le gouverneur avait été pris, après son dîner, d'une syncope. Le valet de chambre s'était précipité pour le recevoir dans ses bras, mais il n'avait pas eu le temps même de le porter sur son lit. Il avait expiré en route. Daniel était sérieusement affligé. Il aimait le gouverneur. Puis cette catastrophe allait sans doute changer son genre de vie. Qui sait s'il plairait au successeur du fonctionnaire ? Il s'était frayé un passage pour pénétrer dans le palais. Il voulait voir son maître une dernière fois. Toutes les pièces étaient pleines de monde. Les domestiques, affolés, les yeux humides, avaient de la peine à empêcher l'envahissement. Le gouverneur était très aimé dans la ville. Il était célibataire, sans parents autour de lui. Daniel, que les soldats de planton et les valets connaissaient, qui avait son bureau dans le palais même, put pénétrer dans la chambre à coucher. Son bienfaiteur était sur son lit, tout habillé dans le costume qu'il lui avait vu dans la journée. Il semblait dormir et Daniel ne pouvait pas croire qu'il fût mort. Cependant, la figure livide, les yeux fermés, ne laissaient pas d'illusion. Il éclata en sanglots et s'agenouilla au pied du lit.

Quand il se releva, il semblait avoir pris une grande résolution. Il considéra un instant le cadavre, lui embrassa les mains, puis il sortit et se dirigea vers la rue de Solférino. Le magasin de Dartige était ouvert encore. Le frère du négociant était là, avec sa fille, puis des voisins. On causait sans doute du triste événement qui mettait la ville en émoi. Daniel, qui était toujours le bienvenu chez le négociant, fut reçu les bras ouverts. On lui offrit un siège, on lui demanda des détails. Il dit ce qu'il savait, il vint du palais, il avait vu le gouverneur mort. On s'étonnait sur la rapidité de cette mort. Le gouverneur n'était pas malade.

—Il y a quelques jours, dit Daniel, il se félicitait de n'avoir jamais été mieux portant que depuis son séjour à Nouméa,

—Et sait-on quel est le mal qui l'a emporté ?

—Le médecin qui l'a examiné parle d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

—Il était gros ? demanda quelqu'un.

—D'une grosseur moyenne.

Le reste de la soirée se passa en considérations philosophiques sur la brièveté de la vie. Quand on se sépara, Daniel prit Dartige à part.

—J'aurais besoin de vous parler, lui dit-il.

Le négociant fit entrer notre héros dans une petite pièce attenante au magasin.

—Il y a du nouveau ? demanda-t-il en souriant.

—Rien ne me retient plus maintenant, dit Daniel. Le gouverneur est mort.

—Vous êtes décidé à partir ?

—Oui.

—Mon frère lève l'ancre dans huit jours ; tenez-vous prêt.

—Je serai prêt.

—Je vais le prévenir, et il vous indiquera la marche à suivre.

Les deux hommes se serrèrent cordialement la main et Daniel rentra chez lui tout tressaillant, le cœur partagé entre la douleur, la joie, la crainte et l'espérance. La douleur d'avoir perdu son bienfaiteur, la joie de ne plus être retenu, la crainte d'échouer et l'espoir de revoir les siens. C'était trop d'émotion à la fois. Il tomba épuisé sur son lit, et passa le reste de la nuit à se tourner et à se retourner sans pouvoir fermer l'œil, le cerveau fumant.

XVII

Huit jours après, à l'endroit même où Daniel de Servas avait délivré des Canaques la fille de Dartige, ce dernier donnait une vigoureuse poignée de main à notre héros.

—Allez, lui dit-il, et que Dieu vous conduise !

—Que ne vous devrai-je pas, répondit Daniel, l'œil brillant de reconnaissance, pour ce que vous faites pour moi.

—C'est peu payer le salut de mon enfant, répondit le négociant.

Puis, ayant regardé du côté de la mer, il ajouta :

—Voici le moment arrivé, il faut bien une heure pour gagner le navire à la rame.

Daniel suivit la direction de son regard et il vit l'*Ile-Nou* qui venait de mouiller à deux ou trois milles du rivage. Le bâtiment était maintenant immobile, attendant.

—Adieu ! dit Dartige et bon courage ! Mon frère doit envoyer au-devant de vous.

Les deux hommes se serrèrent encore la main, puis obéissant l'un et l'autre à un accès d'attendrissement ils s'embrassèrent. Le négociant s'éloigna ensuite vivement, des larmes dans les yeux. Daniel resta seul. Une grande émotion l'empoigna, faisant frémir tout son corps. Le moment solennel était venu. Il allait être libre, pouvoir rejoindre les siens ou périr.

L'entreprise, en effet, malgré la complicité de Dartige et de son frère, n'était pas sans péril. Une grande surveillance est organisée sur les côtes, surtout au moment des départs des navires de passage. Des rondes ont lieu